

LES REPRESENTATIONS DU CORPS DE L'INDIEN DU NOUVEAU MONDE

Jean-Paul Duviols
Université de Paris-IV-Sorbonne

Les Européens de la Renaissance s'intéressèrent davantage à l'homme américain qui les renvoyait aux mystères de leur propre image primitive qu'aux progrès des découvertes territoriales, lesquelles restèrent bien vagues pendant longtemps. Les représentations iconographiques révèlent bien cette attention portée aux "sauvages" et à leur "état de nature". L'Indien nu ou orné de plumes, s'affirmera comme un stéréotype, alors que les cultures plus raffinées, comme celles des Aztèques ou des Incas, n'inspireront que très occasionnellement les illustrateurs de l'Ancien Monde.

Dans cette représentation iconographique d'un monde inconnu, il faut distinguer deux types d'images à la fois contradictoires et complémentaires: 1/ la recherche de l'authenticité, le respect du modèle, 2/ l'imaginaire idéologique et esthétique. Autre ambiguïté: le bon et beau sauvage, échappé du Paradis Terrestre et le redoutable cannibale, bestial et féroce.

Les Arawaks des Antilles disparurent totalement en l'espace d'une trentaine d'années, aussi leur représentations restent-elles approximatives dans la mesure où leur description physique était assez imprécise, sauf dans le *Journal de bord* de Christophe Colomb, mais son contenu ne sera publié qu'en 1825.

Colomb et Amerigo Vespucci (auxquels il faut ajouter le Portugais Vaz de Caminha) n'ayant visité presque uniquement que les régions tropicales et équatoriales du nouveau continent, ont proposé un témoignage génériquement incomplet qui deviendra l'archétype du sauvage américain. On peut, en effet, considérer que la vision qu'ils proposent est "exemplaire" et qu'elle variera peu jusqu'aux témoignages des voyageurs scientifiques de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle.

L'Indien sauvage

La première différence, et sans doute aussi la première surprise, fut la nudité, l'état de nature dans lequel se trouvaient les insulaires de Colomb ou les Brésiliens de Vespucci ou de Vaz de Caminha. Cette caractéristique fondamentale est apparue aussitôt comme ambivalente: on pouvait y voir l'innocence ou la bestialité, des rescapés de l'Age d'Or ou des primitifs attardés. Dans le premier cas, la nudité supposait la proximité du Paradis terrestre qui était l'un des buts avoués des premiers découvreurs. Associée à la jeunesse et à la beauté physique, elle est à l'origine de ce qu'on appellera au Siècle des Lumières, le "bon sauvage", surtout si l'on y ajoute la gentillesse, la douceur et les moeurs pacifiques, qualités que Colomb avait soulignées chez les Tainos. L'image de la femme indienne, douce et accueillante pour les étrangers (Vespucci) venait renforcer cette vision idyllique. Sans foi ni lois, ces Indiens à l'état de nature apparurent bien vite, sinon comme des modèles pour les Européens "civilisés" du moins comme des vestiges d'un Eden à jamais disparu.

Si les Indiens étaient reconnus comme innocents, le regard que l'on portait sur eux ne l'était pas toujours. En effet, les premiers découvreurs voyaient en eux non seulement des esclaves potentiels, mais aussi de futurs chrétiens car « ils ne manquent pas de vivacité d'esprit et ils ne sont encombrés d'aucune croyance. » Le colonisateur et l'évangéliste portaient un regard gourmand sur des êtres de toute évidence inférieurs.

Ce courant d'émerveillement pour "l'autre", cette nostalgie d'un paradis perdu, a été renforcé tout au long du XVIe siècle par les témoignages de nombreux voyageurs tels que Jean de Léry, René de Laudonnière ou Thomas Hariot et représentés par des peintres de talent (Jacques Le Moyne de Morgues ou John White).

L'aspect négatif de l'homme sauvage, en contradiction avec l'image précédente apparaît dès le second voyage de Colomb et dans les récits de Vespucci. Les doux Tainos redoutaient les Caraïbes (ou Canibas) agressifs et dangereux et Vespucci a donné un premier aperçu des rites anthropophagiques pratiqués d'ailleurs sur la plus grande partie du continent.

Une scène, maintes fois illustrée, décrit la capture, l'exécution et la consommation de l'un des matelots de l'expédition dont la mort préfigure celle de Juan de Solis au Rio de la Plata. L'anthropophagie, aux yeux des Européens, ravalait les sauvages au niveau de la barbarie primitive. Réalité objective, le rituel restera dès lors lié à la représentation iconographique d'un Nouveau Monde peuplé de Lestrygons. Le célèbre récit du mercenaire allemand Hans Staden et de sa captivité de neuf mois dans un village tupinamba, constitue à cet égard un témoignage incomparable qui a fortement impressionné ses nombreux lecteurs européens. Ces rites "barbares", décrits avec une grande précision par Hans Staden mais aussi par André Thevet et Jean de Léry, ont confirmé des préjugés de supériorité raciale qui reléguaient les "sauvages" au rang de non humains, mais ils n'ont cependant pas effacé l'image première de l'homme à l'état de Nature qui détient le secret d'un Age d'Or irrémédiablement perdu pour les "civilisés".

Les "sauvages" étaient généralement considérés comme des "peuples enfants" ou comme des barbares incapables d'accéder à la civilisation. Au mieux, ils étaient perçus comme l'image ancienne des Européens.

L'Indien victime

Les Indiens qui participaient d'un haut degré de "civilisation" n'ont été connus en Europe que par les traductions des textes espagnols, Hernán Cortés et López de Gómara notamment. Ils étaient essentiellement considérés comme des victimes de l'ennemi espagnol et il était rare que l'on s'intéressât à leur mode de vie, à leurs coutumes ou à leur religion. Ils restaient dans l'imaginaire européen comme des êtres abstraits utilisés avec une commisération de circonstance pour stigmatiser celui que l'on voulait dénoncer comme un inexcusable barbare: l'Espagnol catholique. Ainsi, la plupart des voyageurs, et en particulier les protestants, ont truffé leurs récits d'appréciations et de jugements critiques sur la conquête espagnole dans le Nouveau Monde. Le principe de la colonisation n'est pas remis en cause, ce sont les méthodes qui sont dénoncées avec une vertueuse indignation.

Les récits de voyage ont eu une part importante dans la diffusion de ce que les Espagnols appelleront la "légende noire de la conquête". Outre les traductions de Las Casas, le texte le plus souvent sollicité a été la *Historia del Mondo Nuovo* de Girolamo Benzoni qui dénonçait la déviation et la perversion de l'œuvre évangélicatrice, complice du pillage et de la domination cruelle dont les Indiens n'ont cessé d'être les victimes.

Dans l'iconographie, les Indiens d'Amérique restent abstraits. Ce sont des personnages sans consistance, sans personnalité bien définie, des "figures de cire", selon l'expression d'Eduardo Galeano.

L'Indien mythique

Les premiers explorateurs ou conquérants abordèrent sur les nouveaux rivages avec bon nombre de préjugés, héritages culturels plus ou moins précis des mythes de l'Antiquité et du Moyen Age, auxquels s'ajoutaient des réminiscences des livres de chevalerie, lecture favorite des conquistadores. Il est donc aisé de comprendre que la majeure partie des visiteurs aient eu un imaginaire orienté vers le merveilleux. Ils cherchaient des lieux mythiques (Paradis terrestre, Fontaine de Jouvence, El Dorado, Paititi, Cité des Césars, etc.) et aussi des êtres exotiques et fondamentalement différents des humains qui s'avéraient introuvables dans l'Ancien Monde.

Colomb, Vespucci, Pigafetta et bien d'autres, participaient à une quête et ils projetaient sur la réalité américaine les personnages qui peuplaient leurs lectures. Certes, les Européens n'étaient pas totalement indifférents aux mythes indigènes, mais tous ne leur accordaient pas l'attention qu'ils

méritaient. Et si l'enquête ethnologique de Fray Ramon Pane est à cet égard exemplaire, elle n'en reste pas moins exceptionnelle. Le monde indigène était plus volontiers imaginé qu'examiné.

Ainsi, dans l'esprit des premiers découvreurs, il était probable que parmi ces "sauvages" nus et d'apparence humaine, devaient se cacher des êtres fantastiques: des cyclopes, des sirènes, des hommes à tête de chien ou même sans tête. Aussi peut-on noter une certaine déception dans la remarque objective de Christophe Colomb qui, au retour de son premier voyage, reconnaît n'avoir vu aucun monstre comme il s'y attendait.

Dans ces prévisions mythiques, une au moins reflétait une réalité objective, et c'était la pratique fort répandue de l'anthropophagie rituelle. Cette coïncidence du mythe et de la réalité expliquait, d'une certaine manière, que des obsessions se soient perpétuées. En effet, s'il y avait des Lestrygons dans le Nouveau Monde, les autres monstres devaient bien se cacher quelque part. L'immensité des territoires à découvrir augmentait la probabilité de leur existence. Il n'est pas étonnant que Walter Raleigh, l'un des pionniers de la colonisation anglaise, se soit lancé dans des expéditions dangereuses, au coeur de la forêt guyanaise, en quête des hommes sans tête (les Blemmys de Pline) et aussi, et surtout de l'El Dorado tant convoité.

Les Amazones guerrières firent leur réapparition. La légende en léthargie depuis plusieurs siècles, était évoquée dans un grand nombre de textes fameux et les deux livres "classiques" de la littérature géographique antérieure à la découverte du Nouveau Monde, les voyages de Marco Polo et de Jean de Mandeville, leur accordaient une place de choix. Comme on pouvait s'y attendre, elles étaient cachées et isolées. Le voyageur-aventurier-chevalier devait les mériter pour les atteindre. Il était inévitable que le mythe devînt réalité. Prévues par Christophe Colomb, dessinées par Sébastien Cabot, elles ont été vues par Gaspar de Carvajal. La transfiguration eut lieu sur les rives du grand fleuve qui, dès lors, portera leur nom.

Une autre tradition européenne, dont l'origine est immémoriale a trouvé un regain de vitalité dans le Nouveau Monde, celle des géants, lesquels ont été *vus* et décrits, mesurés même, dès les premiers contacts. Le pays des géants a été localisé avec précision et figure sur la plupart des cartes géographiques de la Renaissance.

Comme l'a démontré Irving A. Leonard, les romans de chevalerie furent la lecture favorite des conquistadores et leur rôle dans l'histoire des mentalités fut loin d'être négligeable. Ils fixèrent de nouveaux horizons et de nouvelles images, ils modifièrent jusqu'à un certain point la perception du Nouveau Monde. Les fictions littéraires étaient alors très proches des récits de voyages (l'inverse était aussi parfois vrai), elles véhiculaient une image mythique complexe dans laquelle les personnages devenaient des stéréotypes. Les Indiens d'Amérique n'étaient que des protagonistes originaux de l'imaginaire européen.

Ainsi donc les récits les plus anciens annonçaient le début d'un processus original de transfert et d'acclimatation de personnages mythiques de l'Ancien Monde vers le Nouveau, lequel, malgré son exotisme est apparu comme une Nouvelle Europe.

Tout au long du XVI^e siècle, découvreurs et conquérants observèrent les différents groupes ethniques qui vivaient en Amérique, avec un regard "sélectif", quelque peu troublé par des mirages culturels. Les Tainos, les Tupi-Guaranis, les Tehuelches, ainsi que d'autres groupes ethniques ont été les acteurs d'un théâtre mental et d'un univers qu'ils ont toujours ignorés. Involontaires protagonistes de rêves qui leur étaient étrangers, fruits de l'imaginaire européen, faits de peurs et d'espoirs diffus, hérités de l'époque médiévale, qu'ils aient été assimilés à des Amazones ou à des géants, ils renforçaient en tout cas l'image du barbare à la fois admirable et dangereux.

L'Indien allégorique

En dehors des images symbolisant des idées, des sentiments, des principes moraux, des vices ou des vertus, l'image allégorique s'est appliquée à tout ce qui n'est pas immédiatement représentable. On peut la définir comme une sorte de « conceptisme » artistique faisant écho au conceptisme littéraire qui allait se développer au XVII^e siècle.

Dans le premier siècle qui a suivi la découverte d'une nouvelle humanité que ne mentionnait pas la Bible, le corps des « sauvages » a été immédiatement représenté dans des dessins fantaisistes « inspirés » par des textes aux descriptions hâtives (Colomb, Vespucci). Ces toutes premières relations donnèrent naissance au mythe du « bon sauvage » auquel s'ajouta presque immédiatement une image opposée, celle du cannibale dangereux qui justifiera la domination coloniale. Enfin, l'exotisme l'emportera avec les peintures réalistes des « beaux sauvages » aux mœurs fascinantes (Le Moyne de Morgues, John White) et l'idéalisation allégorique du Nouveau Monde qui apparaîtra dès le milieu du XVIe siècle et qui se continuera jusqu'au début du XIXe (fontaine des quatre parties du monde de Carpeaux).

Les sauvages américains, dans les représentations artistiques européennes, apparaissent comme les héritiers directs des personnages de la mythologie classique.

Images des Indiens (XVIe siècle)

Christophe Colomb, *Journal de bord*.

Tous vont nus comme leur mère les a mis au monde, les femmes également, quoique je n'en eusse vu qu'une seule, fort jeune ; et tous ceux que je vis étaient tous jeunes, de sorte que je n'en vis aucun âgé de plus de trente ans, très bien faits, avec des corps harmonieux et de très beaux visages, les cheveux presque aussi épais que les crins de la queue des chevaux et courts. Ils portent les cheveux sur les sourcils, sauf quelques mèches qu'ils portent longues derrière et jamais ne coupent. Certains se peignent de brun, d'autres sont de la couleur des Canariens, ni noirs ni blancs, d'autres se peignent de blanc, d'autres de rouge, d'autres de ce qu'ils trouvent ; certains se peignent le visage, d'autres le corps, d'autres seulement les yeux. [...] Tous semblablement sont de bonne taille, ont de beaux traits et sont bien faits [...]. Ils ont les jambes très droites, tous semblablement et le ventre non point gros mais très bien proportionné.

Christophe Colomb, *Lettre à Luis de Santangel*, 1493.



Pinturicchio. *La Résurrection de Jésus ?* Fresque du Vatican (1494). Détail.

Un détail qui est passé inaperçu pendant cinq siècles, la présence des hommes nus des Isles nouvellement découvertes !

Amerigo Vespucci

Témoignage de Vespucci

Tous, de l'un ou l'autre sexe vont tout nus. Ils ne se couvrent aucune partie du corps et ils vont ainsi tels qu'ils sont sortis du ventre de leur mère, jusqu'à leur mort. Ils ont des corps de grande dimension, musclés, très robustes et bien proportionnés et d'une couleur qui tire sur le rouge, ce qui est je crois la conséquence d'aller tout nus, car ils sont teints par le soleil. Leurs cheveux sont abondants et noirs. Ils sont agiles dans leur démarche et dans leurs jeux. Leurs visages sont francs et beaux, mais ils



les ravagent eux-mêmes en se perforant les joues, les lèvres, les narines et les oreilles. Ils vivent selon la nature et ils peuvent se dire épicuriens plutôt que stoïciens.

Quant aux femmes, bien qu'elles aillent toutes nues et qu'elles soient lubriques, elles n'ont aucun défaut dans leurs corps qui sont beaux et propres et elles ne sont pas si grossières qu'on pourrait supposer, car bien qu'elles soient plantureuses, leur partie laide n'est pas apparente, car elle est cachée chez la plupart par leur belle stature. Il est une chose qui nous a paru miraculeuse et c'est que parmi elles aucune n'avait les seins pendants et quand elles avaient accouché, la forme et la fermeté de leur ventre ne les distinguaient en rien des vierges et il en allait de même pour les autres parties du corps que l'honnêteté m'empêche de nommer.

Amerigo Vespucci, *Mundus Novus* (« Nature et moeurs de ces peuples »)

Americo Vespucci, *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi.* (1505 ?)



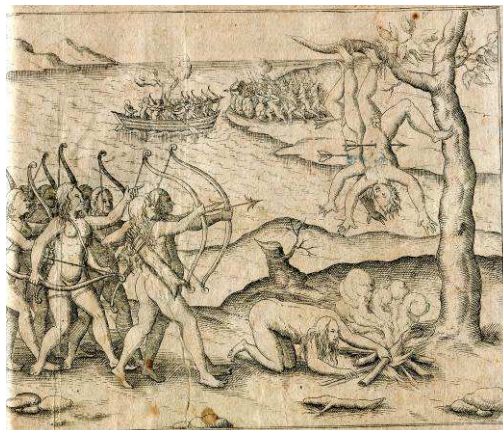
Hans Staden

Les cannibales : Images des Tupinambas

Les hommes et les femmes de ce pays sont aussi bien faits que ceux du nôtre, seulement le soleil leur a donné une teinte brune. Ils vont absolument nus et ne se cachent même pas les parties honteuses. Ils se peignent le corps de diverses couleurs et n'ont pas de barbe car il se l'arrachent avec soin. Ils se percent les lèvres et les oreilles et ils y mettent des pierres comme ornements. Ils se parent aussi avec des plumes.

Hans Staden, *Nus, féroces et anthropophages* (1ère édition 1557).

Les Amazones



Walter Raleigh, *The Discovery of the Large, Rich and Beautiful Empire of Guiana* (1596)

Elles sont séparées d'avec les hommes et ne les fréquentent que rarement. Elles tuent leurs enfants mâles incontinent après les avoir sur terre [...]. Si c'est une femelle, elles la retiennent à soi tout ainsi que faisaient les premières Amazones. Elles font la guerre ordinairement contre quelques autres nations et traitent fort inhumainement ceux qu'elles peuvent prendre en guerre.

André Thevet, *Les Singularitez de la France Antarctique*. Paris, 1558.

Allégorie de l'Amérique



Gravure de Joan Van der Straet (Stradanus) Vers 1575.

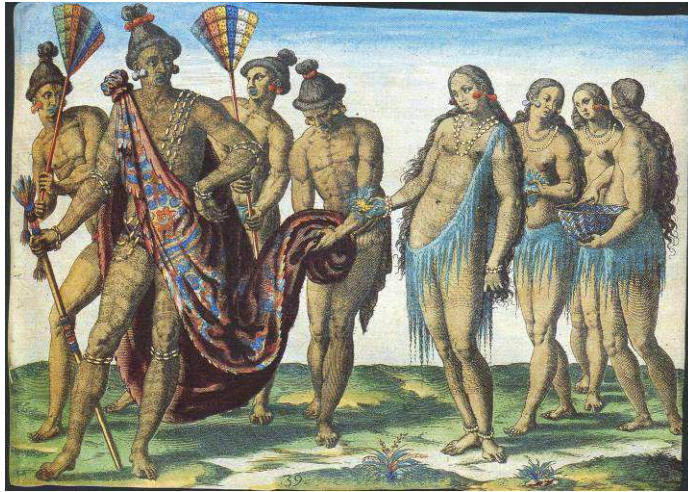
« Femme grande au visage terrible. Elle tient à la main gauche un arc et de l'autre main une flèche. Sous un de ses pieds, une tête humaine transpercée d'une flèche. Etant donné qu'elle a été récemment découverte, les écrivains anciens n'ont pas pu écrire quoi que ce soit à son sujet ».

Cesare Ripa, *Iconologia*, 1593.

Cesare Ripa avoue implicitement que ses références ont été puisées dans l'Antiquité et qu'avec l'Amérique, il se trouve face à un véritable problème de représentation. Ses sources principales furent Girolamo Gigli, Fernando González de Oviedo (Ferrante Gonzales), Giovanni Botero (*Le Relationi Universali di Giovanni Botero Benese*. Vicenza, 1595) et les relations des Jésuites.

Ripa va donc essayer d'accumuler les « caractéristiques » d'un continent encore mal connu pour le définir dans ses traits les plus caractéristiques.

C'est pour cette raison que l'allégorie de l'Amérique ne s'est pas précisée tout de suite. Le premier signe qui distingue le Nouveau Monde est celui de la « sauvagerie ». L'anthropophagie rituelle d'un grand nombre des peuples qui la composent, en particulier au Brésil, font que cette image est indissociablement liée à sa représentation. Son animal accompagnateur a été pendant longtemps, dans les gravures du XVI^e siècle, un tatou géant. Peu à peu, il sera remplacé par un caïman. Le dessinateur n'a pas réussi à représenter « un visage terrible » mais l'indication reste valable. En réalité les visages des allégories ne seront pas très expressifs, comme c'est le cas pour toutes les images convenues. Sa tête est couronnée de plumes. Ce signe, ici peu marqué, sera la caractéristique essentielle de la représentation américaine.



Jacques Le Moyne de Morgues, *Images des Indiens habitant la province de Floride*. Francfort, 1590.

« Le roi Atore est un bel homme, prudent, honnête, robuste, d'une taille supérieure à celle des plus grands de nos hommes, modeste et grave, ce qui faisait ressortir davantage sa majesté.. »

L'imagerie qui a été consacrée à l'Amérique, considérée comme un sujet de représentation allégorique, est éparse depuis le début du XVI^e siècle et elle se trouve aussi bien dans certains frontispices d'ouvrages imprimés en Europe ou au Nouveau Monde, que dans des tableaux, des tapisseries, des peintures, des sculptures et toutes sortes d'objets où sa fonction est pour la plupart du temps généralement esthétique.